EMMANUËL DELBOUSQUET

EN
les landes

AVEC
PRÉFACE DE RENÉ GHIL

... et nous aurons les étoiles,
le soir...
RENÉ GHIL.

I — le lointain Cor

PARIS

1892

à

mon cher ami Fernand Hodel

ces vieux poèmes d'adolescence,

affectueusement —

M. de Bou[illegible]

EMMANUËL DELBOUSQUET

EN
les landes

AVEC

PRÉFACE DE RENÉ GHIL

... et nous aurons les étoiles,
le soir...
RENÉ GHIL.

I — le lointain Cor

PARIS

1892

POUR L'AUTRE

EN
LES LANDES

PRÉFACE

L'un des points-principes du Statut social s'instaurant de ma Philosophie Évolutive, et dont se démontreront les théorêmes en la partie législative de l'Œuvre développante, en cours — est la répartition rationnelle, géographique et ethnologique et selon les Forces et Intérêts, des Lois.

En une sommaire Étude par moi évidemment dûe, sur la question, il était dit naguère que : géographiquement, vouloir des Lois uniques est errement, qui s'interposent aux intérêts divers, les mettent en lutte souvent. Quand s'ordonna l'unité de la France, c'est dans la voie évolutive que l'on alla : il s'agissait de reprendre à d'oppresseurs et multiples maîtres ne devant à personne, des parts peinantes du territoire qui allaient trouver en l'unité une relative vie indépendante, une immense genèse d'intérêts et de Bien-être, si l'on regarde l'antérieur : c'était conquête sur l'Égoïsme. — Or, au nom de l'Idée évolutive et de son intime et rationnel Fonds

altruiste, nous devons tendre à détruire maintenant, l'unité géographique (politique), et conséquemment l'unité de la Loi : une seule de ses parties, la Loi à venir, s'entend ! de Principes généraux et moraux rationnellement éduits, devant être sur Tout homme. Tendre, car toute une préparation morale et d'Intellect est utile, longuement ! avant les temps attendus. Il sied qu'à l'heure où se délieront pour le mieux des Intérêts divers les liens géographiques de maintenant — politiques, géographiques en rien et en rien ne s'inspirant des Mœurs et de la Climature — un sentiment total soit assez vigoureux, pour que seules les entraves d'antan se dénouent, non au détriment de l'antique et glorieuse patrie Française : le sentiment Altruiste...

Ce n'est le lieu d'insister. Mais le rappel était opportun pour, du Livre présent qui prévaut dès le principe par elle, déduire la Caractéristique...

Le volontaire et dévoué et vrai Jeune, dont il m'est à honneur de présenter le premier volume — selon le dessein que nous venons de lire, en toute la Joie de la part de terre et de vent d'où il se lève parmi la toute-Patrie, hautement œuvre au Mieux et dit un los qui dure !

Cette préparation, d'une préparation à l'Avenir évoluant de l'œuvre altruiste, hélas ! longuement utile, la sentit d'exemple et de gloire et la veut le doux et nerveux hanteur des « Landes », elles silvestrement noir et or à l'horizon des pins ululants sous quoi se métallisent mat les étangs, et des grèves étales envahies de toute la mer ! — Ainsi, par ce Poète, nouveau au nouveau Devoir,

solide parmi les anémiques d'un temps très égoïste et très vil qui, devant l'intégrale et pressante lutte pour d'une envergure d'ire et d'amour étreindre la Terre qui peut donner le Bonheur — en de Justes Jours ! se remet stupidement ainsi qu'aux nuits de l'esprit primordiales (mais ! en haine peureuse du Demain des Forts dont ils ne seront) aux tristes errements contre pensée et Science — par ce poète nouveau, qui à mesure des ans doit, certes ! grandir aux plus hautes et rationnelles philosophies, le Frisson de terres et de végétants ignorés appelés à vivre pour une part puissament harmonieuse, en la neuve Communion d'amour et d'intérêts totaux harmonieusement ordonnée, nous enveloppe et nous pénètre de ses Étés et ses Automnes : **le lointain Cor...**

Et le présent volume (Volume I), est de Décor.

Mais, les Étés torrides en les bleus-noirs des pins étranges sur leurs stipes roses, et murmurants et modulants tandis que les roseaux s'étoilent aux rives hispides des grandes mares soleilleuses : mais les Automnes aux pins noirs — crépuscules des tristesses poignantes quand les halliers sont gemmés d'ors et que les Chênes tannés plaquent des lèpres rousses, sous leurs ramures grises s'ensanglantent cruellement les troncs des lièges ! quand l'homme parmi eux a une plainte involontaire dans la voix — mais, les Étés et les Automnes sont traversés d'Êtres. En les sautèlements des multiptères, les troupeaux des Cavales s'emportent ennuagés vers les étangs, et l'on entend venir, sonnant multiplement, le galop en rut des étalons — et le chant monotone et aigu d'un pâtre monte de par là, s'éperd et se mêle perdu au vent monotone et aigu dans les ramures — et les voilà, les

pâtres dans le vêpre immense et tû un instant, qui reviennent vers les Demeures. Aux demeures reviennent aussi les hommes des Labours, lorsqu'on ouït le rouet des Fileuses qui vire pour l'espoir de leurs ventres puissants....

Bas, et sourd — clapote en vieillesse par l'eau noire, la roue lente et rustre du moulin — et de nouveau, les Cavales repassent aux galops retentissants : et, se répercute, entendez ! le laisser-courre en les lointains. Mais, de partout, en leit-motiv on ne sait d'heur ou de douleur, de page en page aheurte la voix longue du Cor, au-dessus de tout, et dominant aussi la mer détonnante et qui monte.

Ce pendant qu'au travers, d'intellectualisé sentiment, rare et très pure vit et meurt une mélodie d'amour...

Les Légendes (Volume II), Historiquement évoqueront, de grave et héroïque musique, à grandes masses suggestives et en unité les traditions Aquitaniques et les hauts Faits du terroir luttant, tel en la druidique et muée Novempopulanie houlant d'enthousiasme autour des menhirs et dolmens attestateurs, le soulèvement sauvage des Sotiates résistant à Crassus, etc.....

Le livre I est sûr garant pour l'autre — et, pour revenir au premier :

Fortement imprévue et saisissant de nœud rapide (omis en sûreté les inutiles détails), les rapports seulement essentiels pour l'essentielle suggestion, se démontre la pensée qui ne me paraît hésiter nulle part. Flexe, et adéquate en toute harmonie à l'Idée maîtresse, se gradue la langue-musique, instrumentalement, du doux

déroulement vide d'harmoniques de la Flûte primitive et ingénue au multiple et triomphant et terrorisant ventement et retentissement et martèlement des Violes et Cuivres — solitairement, en sérénité et désistement, si tintent les Harpes.....

Clos le livre, et dans l'étreinte de toute sa Douceur et toute sa Force : oui, mettant dans sa voix une involontaire plainte ainsi que dernier murmure de la musique-Verbe lent expirante — que le Lecteur, lors, se souvienne que n'est âgé que de dix-huit ans, Emmanuël Delbousquet.....

Et, n'est-ce pas ! que vit et œuvre pour l'Idée Évolutive et l'Instrumental savoir, un large Espoir de plus : plus qu'espoir — car la prime Œuvre, digne et à durer, palpite là.

RENÉ GHIL.

VIERGE !...

en le lent réveil de leur Vœu radieux
nos Ames ont splendi d'aurores sororales :
comme en les ciels claircis des clartés sidérales
pâlirent les Souvenirs, perdus en Adieux...

... et, maintenant nos Cœurs, ivres d'Heures
heureuses,
exhalent la langueur du MINUIT Nuptial :

VIERGE !...
tremblants tes Bras du geste initial,
exalte mes Désirs d'ivresses langoureuses...

Tes longs Yeux indolents ont alangui mes songes.

Les décevants Espoirs ont lassé de Mensonges
mon être, où n'est encor le réel des SERMENTS !...

Chante les grands poèmes aux Soirs monotones,
et pleure avec les Fleurs tous les Enchantements :

O VIERGE !
aimons d'Amour avant les vents d'automnes...

Seuil d'Occident

A JEAN TARTAS.

Sous ce Ciel de métal aux pourpres disparues,
dernier rempart du flot rongeur des Océans,
décharné, torse nu, la plaie ardente aux flancs,
le Pin s'offre aux baisers des vagues qui se ruent...

[Toi, qui pleures sans fin au profond des Forêts,
le Torse ceint du sang des sèves scintillantes —
laissant la large plaie épancher sur les Plantes
le baume saint, le gemme d'or, au creux du grès...

Toi, qui dresses, de Nuit, par les landes silentes,
à d'immenses lointains striés de pourpres rais,
le grêle désespoir de tes bras délabrés
en le frisson confus des effeuillaisons lentes —

Pin,
        ton Torse hautain veille le long des Routes
se déroulant sous la sombreur des sveltes Voûtes
où tes Flancs plaquent d'ors
                                        le noir des grands halliers,

et, tes Parfums claircis enivrent nos Clairières
où vont les vents vaguer en voix aventurières,
en tes Cîmes berçant nos Songes oubliés...]

... Et, tant que l'œil de l'Homme en la lande ou la dune,
erre, cherchant un être en ces confins banni,
il ne voit que les pins campés sur le granit
ou près des lacs pâlis sous un nimbe de lune.

Étrange, et d'un aspect indomptable,
la lame
déferle en rugissant sur les sables durcis,
tandis qu'à l'horizon, un arc d'or, indécis,
étreint la Mer d'un doute lourd où le vent clame.

Vers la lande pourtant, pâle et lente est venue
la Nuit d'affre et d'angoisse, aux Étangs endormis
que strient les rais tombés des tristes ciels blêmis,
et la lune flottant sur la moire très nue...

Et, dans l'immensité des déserts et des ondes,
infrangible barrière au flot des mers, grondant,
les pins se dressent, seuls,
au Seuil de l'Occident
la Cîme auréolée au clair des stelles blondes...

Cavales

Pour René Ghil
en admiration.

Le grand parc s'endormait en une gloire d'or,
les grenades pleuraient la pourpre des pétales
sur la candeur des lys mirant leurs tiges pâles
en la moire de l'eau miroitante qui dort.

Et sur les loins nués de teintes éclatantes
où s'écroule un torrent roulant des floraisons,
les Pouliches landaises vers les frondaisons
fuient sous les nimbes clairs de crinières flottantes.

Et, la souple encolure, en langoureuse attente
se penche au noir des Eaux, parmi les glaïeuls morts
ondulante —
et la lèvre (ah ! vierge de tous mors)
frôle le flot stagnant de la mare dolente…

De lande en lande un chant d'appel monte sans trêve
rappelant les Troupeaux épars parmi les grèves,
où les suprêmes feux saignent au long des eaux…

Et, leurs grands Yeux emplis de lubriques mirages,

très lentes, les Pouliches
froissant les roseaux,
boivent—les flancs baisés des fleurs des marécages...

DÉCOR :

Ors d'horizons — bleu-noir des pins — splendeurs
des landes —
sombreurs d'Etang que ride un rais de feux mourants
nimbant de flammes et d'azurs lourds, rutilants
le pourpre éclat des corolles qui l'enguirlandent :

rameaux roussis de mornes chênes et de grandes
fougères où se rit la molle ampleur des Vents —
et, très loin, où s'en vont des mirages mouvants,
des Pouliches paissant, très lentes, par les brandes...

RUT :

Les cloches ont tinté le retour par les lentes
sentes, où l'écarlate et violet velours
des bruyères est dur fané des pas très lourds
de roux Taureaux, dont le poitrail meurtrit
les plantes...

Les Pâtres ont guidé leurs Troupeaux aux parcages.
Autan clamantement rechante en les grands pins.

Seule, queue en nuage et flocons,
aux lointains,
une Cavale va vers les verts marécages...

Les sables ont tremblé d'un galop d'étalons...

Et là, le jarret dur et souple l'encolure,
campée aux bords — crinière en flots alezans-blonds
déroulée — appelant vibrante en les Vallons
le Mâle —
elle hennit d'amour sous la brûlure
d'un vent venant mourir en murmure aux ramures...

Les sables ont tremblé d'un galop d'étalons...

et des frémissements montent du haut des herbes
où les râles de ruts des animaux superbes
alternent aux échos leurs chaudes pamoisons... :

Les Reins féconds, courbés sous le Poitrail du Mâle,
les Yeux immenses, lents d'agonisants regards
où s'éperd la lueur des nuages blafards
(en mirage auroré d'un scintil d'or très pâle),
l'encolure mordue aux fous baisers farouches,
la Cavale a penché son écumante bouche
sur les genêts nimbés de navrantes pâleurs...

le suprême sursaut en le spasme rapide
fit perler des pétales en l'onde limpide
où frissonnent les frêles corolles des fleurs...

Puis, en le Vêpre d'or mué de lourdes moires,
remémorant l'amour au profond des Vallons
vers les *parcs*, la Pouliche, au sein des gaulis longs,
revient par bonds lassés
                                        frôlant les ondes noires...

Les sables ont tremblé d'un galop d'étalons...

Les ombres ont grandi
                                        coulant aux hauts pilastres
des bois,
            où pleurent, lent, les funèbres frissons
des halliers :

                        et, sanglants, sur l'or des frondaisons
les Ciels ont le pourpris éternisé de l'Astre...

Les Fileuses

Les nerveuses torpeurs d'Étés,
engourdissantes,
planent sur la Pinède où seul frémissement :
— soupirs des Bois stridulents — éternellement
vibre l'élytre des Cigales zizizantes.

Et, noire en l'ombre bleue, au loin, la Métairie
sommeille au seuil des pins dont la plainte s'endort,
accueillante oasis des landiers poudrés d'or
où fuse un frisselis de source mi-tarie.

Sous les discrets arceaux d'une voûte de chaume,
en la lenteur d'une ombre intense, étrangement —
un bruit sourd, monotone, égrène les moments,
compte les heures...
et, par les seigles,
les Hommes,
— les bras nerveux, et haut étreignant la moisson,
sentent frémir en eux l'angoisse d'un frisson
de lassitude...

Tandis que dans la Chaumière
qui s'estompe, bloc noir en ondes de lumière,

déroulant les lins roux sur d'enroués rouets,
des Femmes ont chanté la « Chanson des genets »

et, les sons aux poignances étranges et douces,
s'envolent, lents appels de ces Toits isolés,
— sombres dans l'éclat d'ors —
en pleurs clairs et perlés,
vers la triste splendeur de nos bruyères rousses.

Les Voix ne pleurent plus !
seuls les rouets fragiles
— au lever des brouillards d'un sombre orage d'Août,
interminablement dévident le lin doux...

Grimpent aux pins lépreux les Ecureuils agiles.

Ah ! c'était en Espoirs que les Femmes enceintes,
fébrilement filaient le lin aux longs flots blonds,
et, durant que les Autres au bord des Vallons
moissonnaient :
Elles rêvèrent les toiles saintes...

I

Viens ! Nous irons rêver aux voûtes des Vergers !...

et, nos doigts de langueur dévasteront les Tiges !
nos esprits seront pleins de l'encens des Vertiges...
... des pétales pleureront, des blancs orangers...

Le Soir apportera les parfums d'or de Dunes.
Les senteurs des sentiers nous allègeront d'une
extase de Désirs en l'Espoir des Demains,

les flots de floraisons écloses en les mousses
nimberont Tes Cheveux en le vol de mes mains...

et Ta Chair s'avivra sous mes puissances douces...

II

Les Bises venteront les calmantes caresses
mises par mes doigts en lumière à Tes Cheveux
et, le souffle pâli de Tes chastes Aveux
moirera l'imprécis de nos pâles paresses.

Sais-Tu des Golfes noirs, à l'Heure où reparaissent,
auréolant les flots, de flammales splendeurs ?

quand la pourpre des Soirs vêt de vives candeurs
la mort des fleurs d'où monte une douceur d'ivresses...

Nos âmes ont humé les suprêmes odeurs
des glaïeuls effleurés des insectes rôdeurs,
l'or des pins mêlé du violet des verveines,
ou les glauques parfums d'opaques nénuphars
aux pétales gemmés de purpurines veines
comme les mols replis de flottants étendards !

Viens ! il Te souvient de rivages dévoilés,
de plantes et d'ajoncs inconnus des Jours roses :
le Retrait sera calme à nos Ames moroses
sur les pallides lacs, de pétales voilés...

En des effeuillaisons de languides poignances,
nous revivrons ainsi l'Aube des Souvenances...

AVEU

Pour l'Aimée.

Le Soir où dans l'azur langourent les étoiles,
nous allons à pas doux, les lèvres aux lilas.
— O pourquoi nos doux pas se sentent-ils si las ?...

et nos longs Souvenirs, de longs rêves s'étoilent...

Une angoisse d'amour a communé nos Ames,
et, Tes Yeux où s'avive un regarder troublant,
voluptueusement, sous les beaux cils tremblants,
se sont clos d'attendu, quand lents, nous dénonçâmes

en Voix douces d'aimer les premières paroles —
Ah ! les Fleurs des rosiers aux moroses corolles
semblèrent murmurer au souffle des Aveux...

Le Serment tourmenté de notre Extase éclose
aux languissants parfums de Tes dolents Cheveux,
montait dans l'unité de nos lèvres mi-closes !...

En l'orage

Le funèbre huant houle aux houx des landages
où des pans de brouillards s'accrochent en la Nuit,
froissés sous l'angoissant frisson du Soir qui fuit
en brisant, aux rameaux des arides rivages,
un souffle alourdi par les arbres délabrés...

Mais la tourmente émeut le calme des *parcs* sombres :
se meuvent lentement les fantastiques ombres
des Taureaux noirs, campés sur l'acier des jarrets,
le muffle roux humant les senteurs de l'orage,
et, l'oreille en éveil qu'étonne l'écho vain
des galops affolés au profond d'un ravin
des Bêtes qui paissaient au bord du marécage.

Les *Manades* allant en les landes arides
où le désert déroule un deuil de sables noirs
ont bramé de stupeur vers les brumes des soirs
que signent des feux clairs en miroitantes rides...

et des Voix à des voix de Vents,
d'appels de Bêtes
ont répondu des pleurs de trompe en les taillis
et sous le nimbe noir pourpré d'éclairs faillis
des chevaux sont venus en un vol de tempête...

Battant leurs larges flancs de leur queue électrique,
tandis que les Pâtours les calment mollement
les Taureaux ont aux Yeux un mâle flamboiement
et l'espoir de langueur d'un long regard lubrique.

et, les Cieux ont pleuré de larges larmes lentes.

Assoupissant leurs heurts et leurs frissons, les Vents
s'endorment aux lointains tourmentés des levants,
où s'épand de lenteur l'or des pourpres brûlantes.

et, par les *parcs*, et les landiers et les lavandes —
enflammés sous les flots de laves des flambois
les Troupeaux éperdus s'appellent des grands bois
sur un ciel en lambeaux flottant au ras des brandes.

Un suprême éclair monte et meurt en lourds effrois...

et l'orage s'éteint en les lointains des landes...

. . . .

De Tes grands Yeux sertis d'auréoles de bistre
fuse un irradiement lourd d'Espoirs éperdus...
Ta lèvre pâle et rose aux Baisers attendus
offre un souris de Morte, étrangement sinistre.

Et, vers le parc, muet sous le long doute triste
d'un ciel de plomb, que strie un blême éclair perdu,
l'ombre des Soirs descend, — flots de métal fondu
coulant le long des pins en lenteur qui T'attriste.

Et l'aimant de Tes Yeux au scintil métallique
s'avive, immanent à l'errance magnétique,
dardant de rais brûleurs en l'énervement lourd...

et le suprême éclat lointain d'éclair livide
Te donne à ma Poitrine en un sanglot d'amour :
sur ma lèvre vit l'or de Ton Baiser fluide....

Le Feu

A René Ghil.

I

Sur la dune, au sein nu dévasté par les larmes
des cieux mornes et bas, où la lune s'éteint,
le grand vautour planant aux vagues du lointain
s'abat, l'aile ployant en souvenirs d'alarmes...

La houle des bois clame une étrange clameur
se perdant par le soir où l'horizon livide
étreint d'un arc blémi l'insonsable du vide.
Le souffle de l'autan par les landes se meurt...

Or, loin des sombres pins engloutis sous les brumes
s'éclaire d'un éclair jailli des crets mouvants
et tournoie en le râle horride des grands vents
la colonne de sable aux lueurs de bitumes.

En la nuit sont voilés de doutes ondoyants
les éthers inconnus où se meuvent les astres
et seuls, en cris d'horreur, précurseurs de désastres
ululent les hibous et les noirs chats-huants...

Le long de l'onde ondule un long rayon funèbre...
Le chant des roseaux verts et des blêmes glaïeuls
houle aux étangs moirés sous les pâles linceuls
de brouillards, où s'allume un feu dans la Ténèbre.

Ah ! la nature en deuil clamore en longs effrois —
et le plein murmure en les ramures hautaines
fait largement vibrer les rigides antennes
des grands pins endormis, jadis! au seuil des bois...

et des forêts pleurant leurs gloires estivales,
des fourrés de genêts, de houx rutilants d'or,
éperdue, en la Nuit monte l'âme du cor
mourant aux vains échos lointains, sous les rafales...

Puis un instant d'éclair entrebaille la nuit...
sanglant, le ciel se teint de teintes éclatantes
et la flamme au travers des brumes, loin flottantes,
surgit, nimbant de feu l'horizon qui s'enfuit...

II

En le prime chaos des landes révélées
sous le ciel et soudain, par les lames de feux
lointainement perdus aux sommets et aux creux
des rocs de granit dur surplombant les Vallées,

le désert, sous l'haleine intense des autans
semble une mer de flamme en rafales cinglée,

dévorant de ses flots la steppe désolée
où de rubis, lointains, se teintent les étangs !...

Et tonnent vers les ciels en laves torrentielles
les cîmes des grands pins tordus d'âpres douleurs
et la sève qui bout, s'épanche en larges pleurs
et semble sanglotter en voix confidentielles
les affres des tourments extorqués de leurs cœurs...

Hauts géants des halliers, des espaces immenses —
Meurtris de l'Homme : et tous aux larges flancs,
blessés,
les pins laissent gigler en sangs pleins et pressés
les gemmes rutilant sous les lueurs intenses...

Démembrés et noircis, harcelés par la rage
des feux courant au sein des gaulis, vers le nord
secouant sur la lande un long ruisselis d'or
ils flambent éperdus en l'horrible carnage...
. . . .

Et la nuit est tendue en lourds doutes de mort !
. . . .

S'éteignent lentement les clartés fantastiques
auréolant d'éclats sinistres les halliers,
où l'on ouït encor les cors des Cavaliers
sonnant la « Fuite »
au pied des grands menhirs celtiques...
. . . .

. . . .

Or, les Hommes ont fui vers les glauques Etangs
et revient, mi voilée, au ciel rouge, la lune,
éclairer d'un reflet morne et lassé la dune
où gisent, des pins noirs les Torses de Titans...

Le Pâtre chante

A Jules Laverdure
de toute affection.

... Et c'est là-bas, quand par la Nuit douce et voilée
tremblottent des Follets les sinistres falots...
des murmures berceurs s'épandent en sanglots
pour mourir lentement au seuil de la Vallée...

Un silence lourd de regrets plane parfois :
la lune morne meurt et de son croissant blème
effleure les halliers bordant les bois qu'Elle aime
suivre, pour évoquer les Rêves d'Autrefois...

Le cliquetis des étriers frôle les branches
de genets d'or penchés vers le sol, indolents, —
tandis qu'en selle, nous allons, très doux et lents,
J'enlace le contour sculptural de ses hanches...

et nous suivons les méandres des grèves blanches
d'où surgissent, vengeurs, dressant leurs bras hardis
des Fantômes de pins aux flancs durs et maudits :
et c'est sinistre...

au loin, bruit, — sourdes rafales —
la navrante clameur des bises triomphales,
sur les sables blanchis, des sables noirs — couleurs
de mort — déroulent en replis leurs longues vagues,
flots lugubres, rouleurs de fleurs aux parfums vagues,
d'où s'enlève, ululant de lents cris de douleurs,
un hibou gris, des grands gaulis un étrange hôte
perdu sur les landiers à crête sombre et haute,
et lançant en le vent son appel vers la Nuit...

Vers l'orient, lointainement, un éclair luit.
Et du sommet des dunes d'or, plongeant les landes,
quand se tordent et croulent de fleurs des guirlandes
en l'océan bruissant, immense, haut,
aux Cieux :
là vous vient en le Vent sous le levant bleuâtre
le chant d'amour plaintif et lourd du lointain Pâtre :

il monte, lentement, de tristesse anxieux,
et vers l'horizon dur il se perd en haleines,
mêlant sa fuite aux fuites douces des phalènes
en souffle qui meurt...
âprement délicieux...

Nous irons aux Soirs d'or vers les agrestes plages
où le flux a flétri les fleurs, les goëmons,

les pins bruisseront le chant que nous aimons
ouïr, languide en vains et fugitifs sillages...

Les CYGNES sur les lacs en contemplation
vogueront l'Aile lasse aux vagues des rivages,

et les rauques accords ralés des Mers sauvages
berceront de nos sens la sainte éclosion...

le crépuscule aura des guirlandes étranges
épandant leurs pourpris aux écumantes franges
des vagues —

                    et des voix, berceuses, des levants
chanteront :
                    la splendeur des Heures ténébreuses,
les étoiles au sein des horizons mouvants,
les lents Baisers éclos aux lèvres langoureuses...

L'Aube pleure

A EUGÈNE AURIO.

Les Hommes sont partis, et dès l'Aube
aux sillons.
Courbés et secouant le soc de leurs charrues —
tandis qu'en le ciel bas passent des vols de grues
voguant vers les Midis aux magiques Vallons :

ils sifflent, lents, rêveurs, la main sur l'aiguillon,
drapés en les *burnous* aux couleurs disparues,
et le regard plongeant aux brumes apparues
vêtant de Rêve, avant l'HIVER, les Vergers blonds...

Les Pâtres sont au loin par les landes désertes,
libres, en échassiers, jouant sur les eaux vertes —
quand leurs Pères demeurent seuls, semant le grain,

marchant fiers et halés en le venir des seigles :
et un reste de sang mauresque les étreint :
— Ils ont l'aigu regard et l'emprise des Aigles !

Morts d'astres

A Léon Lanta,
en toute Amitié.

I

Sur les genêts perdus tout nimbés de fleurs pâles,
quand se meurent les rais d'un soleil Automnal
parfois irradiant d'un reflet diamantal
les Tiges d'émeraude et les ors des pétales...

aux houx aigus stellés de pourpres aurorales,
de gemmes et d'émaux aux lueurs de cristal,
bruissant aux déserts leur Rêve vespéral
s'évanouissent les élytres des Cigales...

Car vient, triste, la mort des gloires estivales
et, sur la lande morne où paissent les Cavales,
en les rameaux, roussis d'un sable sépulcral,

s'éteint, lointain, le chant sous le glas des rafales
gémissant au seuil noir des Heures hivernales
les frissonnantes Voix du Faste Boréal...

II

Alors, vers les sommets des dunes sablonneuses,
s'envolent — tourbillon, long, striant le ciel gris,
les Corbeaux croassant sinistrement leurs cris,
chantant la mort du Jour sur les steppes herbeuses.

La lande, rose et roux, saigne sur les ravins
et dans l'immensité des déserts, — vastitudes
où poigne au cœur battant l'effroi des solitudes —
nul écho n'a redit les pas lourds aux chemins...

Et, les mornes lointains, mondes insaisissables,
se déroulent là-bas sous la brume des soirs :
au travers des forêts de pins — pilastres noirs —
il perle, languissant, un ruisselis de sables...

En le chaos des ciels teintés de laves d'or
s'effaçant en replis ondés de vagues noires
aux lustrages de feux, auréolés de moires, —
les noirs Corbeaux s'en vont,
poussant leurs cris de mort.

Hennissant, le pur-sang se cabre au seuil des sentes
ébloui du soleil dévastant les déserts...
tandis que sous le vent se perdent dans les airs
les hallalis des cors vibrants, pleins d'épouvantes...

III

La Mer à l'horizon baigne le ciel d'écumes
que le soleil mourant rougit de sang vermeil.
En l'Universel va le morne et grand Sommeil
et les flots sont nués de vespérales brumes...

Des crêts des rocs hagards les vols de goëlands
cinglent vers les ciels noirs en mouvante mêlée,
dans la Nuit automnale où sanglotte, ralée,
la rumeur des grands pins parmi les sables blancs...

et dans un trou béant d'azur, au loin s'allume
la très vague lueur d'un feu follet qui fume
sur la Côte où des bois s'estompent mollement —

reflet pâli des Nuits où l'Ame inconsolée
pleure ses Désespoirs aux chants du flot calmant
sur la grève où s'endort la lande désolée...

Voix de Vêpre

I

Parfums des Pins ! Fleurs des landiers ! Chansons
des grèves !
pleurs d'Automne ! galops sous bois ! plaintes des
Cors !
Murmures lents ! landes mornes ! tristes accords !
revivez, *Souvenirs*, aux appels de nos Ames,
aux Jours de nos cœurs morts —
tristes d'avoir aimé !

Ce Soir ce clapotis en frôlements de rames
cadence ma mémoire au mol Autan calmé...

Et la Voix des Etangs vibre en le vain Silence,
à l'huis de la Nuit grise où des roseaux froissés
montent aux firmaments les longs sanglots brisés
de la Bise agonisant avec indolence...

et la Voix des Etangs s'éteint en le Silence...

Las ! que m'est charmeuse la belle somnolence
de l'onde noire, aux scintils froids d'éclairs d'acier,
baisant les sables noirs de la grève, où Son pied
grava nos Noms, en une Heure de désolance...

Ah ! la Voix des Etangs pleure en le lourd Silence
les Souvenirs d'Antan aux fleurs d'or des landiers...

II

Le long des longs Vallons l'onde blonde somnole...

et, c'est quand, sous l'envol de flamme des phalènes
passant — éblouissants rais d'or sur la corolle
des nénuphars fardés par les sables des plaines,
perlant un ruisselis clair au frolis des eaux —
un doux voile nuant de vapeurs diaphanes
les mares aux flots morts, flotte sur les roseaux...

par les landes d'Ouest les bruyères se fanent...

les Crépuscules vains vont, aux vents qui s'envolent
en frémissement sourd, mourir aux horizons :
le long des longs Vallons l'onde blonde somnole,
et les pas lents du Pâtre ont meurtri les ajoncs.

Sous les fougères d'or aurant les grandes grèves
s'étendant au détour des sentes, quand le Jour
meurt :
des rumeurs s'élèvent, vaines, brèves,
et soulèvent des vagues de fleurs, alentour.

et, les sons frémissants essorés des roseaux,
où de souffles frolants, lents, les Vents sur les eaux,
préludent en pleurs doux de harpes languissantes —
et, les accords des cors par les nuits splendissantes
appellent le pâtour qui vague, solitaire,
— cependant qu'au travers des fleurs,
les lucioles
luisent, de rais d'azur astrant les ombres molles.....

S'exhalent aux grands cieux ! les plaintes de la Terre,

le long des longs Vallons l'onde blonde somnole...

Vêpres d'Étangs

A Marcel Batilliat.

I

Aux lointains apalis en délicates lignes
plonge un frôleur reflet sur le flot clapotant,
et, nous revient le Vœu des tendresses d'antan...
meurt un baiser du Jour en gestes et doux signes.

Lents, sous le blond regard des étoiles insignes
palpitant aux ciels doux, aux caresses d'Autan,
silencieusement sur l'onde de l'Etang
voguent en leurs blancheurs nivéennes, les Cygnes.

C'est, lointainement, un clair frisson de beauté,
de candeur ingénue en l'exquise clarté
nimbant le crépuscule endormeur de ces grèves...

les nuls oiseaux laissant glisser aux flots pâlis
un sillage d'amour, le long des grands gaulis
éveillent la langueur imprécise des Rêves...

II

En le suprême émoi des roses floraisons
qu'arrache lentement la caresse d'Automne,
le soir héraldé d'or rend son soupir atone.

Des cloches lentement tintent des oraisons.

Vers les ruisseaux allant le long des landes brunes,
à l'aval, en le Val, viennent de vains frissons.
Des pâtres ont surgi, tout là-bas, des buissons
cinglant d'ors bleuissants l'orbe des blanches Dunes.

Aux vastes ciels perdus, de longs vols de mouettes
planent nimbés de noir sur les sables silents
où, délabrés, des pins dressent leur silhouette.

Aux grèves de l'ouest vaguent les goëlands,
flamment des feux follets sur les mares prochaines

et les cors ont redit leur fanfare aux vieux chênes...

AMES

A Elle.

N'était-ce quand aux Soirs du Baiser des Automnes
par les halliers les Cors sonnent le *Souvenir ?*...
sur l'onde des Etangs la Bise fait gémir
l'âme des grands roseaux en ses pleurs monotones.

N'était-ce quand Tu vins avec les Fleurs morbides
au seuil blanc des Hivers de neiges, auroré ?...
Sous un Baiser d'Aveu nos Ames ont pleuré
comme les grands roseaux sur les Rives arides...

et, Tout pleurait alors de l'ivresse envolée
et des Rêves perdus...
La Fleur étiolée
des pâles Souvenirs végétait en nos Ames...

— Nos Ames désormais *mortes* aux vains Espoirs
comprirent lors,
sous les ténèbres des pins noirs,
Bise, — les longs sanglots que sans cesse tu clames...

Soirs

A Gaston et Jules
Couturat.

I

Des bois noirs si lointains, les âpres frondaisons
de houx géants, d'aubépins, et de genièvres,
s'épandent en la lande où meurent les fleurs mièvres.

Des cloches lentement tintent des oraisons...

Une lame rougie aux confins de ces plaines
barre l'horizon dur sous un ciel morne et bas :
l'Astre meurt vers les Mers, dont les sanglots là-bas
viennent agoniser en suprêmes haleines.

Nul bruit,
et plane au ciel un silence d'effrois
car la voix s'amortit en un écho funèbre,
l'Ame d'un cor lassée expire en la Ténèbre
des vastitudes où se dressent des Beffrois...
et le vent vient, glaçant des arbres les vertèbres...

Des cloches lentement tintent des oraisons...

et en les loins herbeux de roses horizons
en la sente blanchie au sein de la GRAND'LANDE
allant tous à pas lents, en très longue guirlande
les Landais vers les Bourgs escortent
leurs Chars blancs.

et des parfums plus purs s'exhalent des lavandes.

des grands fleuves de pourpre épandent en flots lents
leurs ors sur les taillis étoilés d'ailes blanches
et dans les profondeurs endormeuses des branches
de très tristes lueurs scintillent pâlement...

C'est en les sables la marche silencieuse
des chars couverts d'un lambeau de toile, ondulant,

et cambrés sur leurs Cavales capricieuses —
en la même fierté farouche des Aïeux —
les Pâtres en passant plongent l'éclair des Yeux
au fond du Vêpre d'or où court la sente grise.

Et, quand par un retour de la route qu'irise
maintenant la candeur blémissante des cieux
un menhir de granit se dresse sous la brise,
les sauvages enfants en un geste pieux
soulevant leurs bérets, passent au front des Bêtes.

Un devoir de respect incline lent leur Tête...

puis leur troupe décroît au travers des buissons,
et leurs très longs burnous flottant sur les arçons
font un sillage blanc sur la pourpre lointaine.

Des cloches lentement tintent des oraisons.

C'est l'heure où le morose envol d'amples phalènes
emplit d'éclairs les nappes claires de lueurs
que la lune parmi les vieux saules pleureurs
glisse en rais irisés sur les ondes des plaines.

C'est l'heure où pleurent, long, et triste infiniment
sous les Voûtes des bois, les voix douces de noires
pinèdes...
quand les Troupeaux des landes
vont boire,
quand les Taureaux couchés en les parcages mornes
dont le vieil or revêt un violet velours,
profilent sur le ciel des Couchants aux feux lourds
le rougeoyant flamboi de leurs farouches cornes.
. . . .

II

Des nuages tors vont aux levants, apalis,
où monte un éclat doux jusqu'à la douce lune
et s'avère en le soir la torpeur de la dune
d'où les sables mouvants déroulent leurs replis.

Automne a doucement clamé ses plaintes vaines
un mol émoi fléchit les frêles floraisons...

Des cloches lentement tintent des oraisons
et leurs sons font courir un frisson par les veines...

Les chars ont disparu dans l'orbe des déserts,
après les rives où verdissent les verveines
vers les halliers en l'inconnu d'immenses plaines
où gémissent les pins aux Préludes d'Hivers...

. . . .

III

Comme de grands oiseaux de nos rives silentes,
rêveurs, en les marais glauques de nénuphars,
— Visage aux ciels ombrés si tristement blafards —
les Pâtres échassiers vers les Soirs d'Hiver, chantent

Un froler de frisson a fait frémir les plantes,
les lointains tintements des cloches des bergers
s'égrènent lents : et doux et faibles, et légers,
nimbant l'air lourd de Voix plaintives et troublantes

et dans le gris des grèves aux grandeurs arides
où pleurent les rameaux des halliers, où se rident
les flots d'ors des bruyères sur les sables blancs —

Très hauts, sur le soir bas, en l'infini des landes
tel un vol de gerfauts ou farouches milans
les Pâtres ont chassé leurs Troupeaux en guirlandes.

Le Moulin

A MA GRAND'MÈRE.

La Barque est amarrée à l'arche du vieux pont
faisant d'ombre plus noire et plus triste l'eau lente,
où les saules penchant leur ramure dolente
pleurent blanchis, des Vents les funèbres répons.

Tout loin, sous la futaie où les thyrses des chênes
vibrent des chants rêveurs, clapote le Moulin,
et, son roc noir rayé par le flot opalin
se profile aux confins des *pinèdes* prochaines.

La vase crevassée au pas lourd des grands bœufs
cercle le gué mouvant de verdeurs et de plantes
aqueuses, dont les fleurs pourpres et ondulantes
épandent sur le golfe un long linceul herbeux —

et le Moulin, parmi les Pierres Féodales
trouble d'un clapotis éternel les Tombeaux
du Cimetière proche, où planent les Corbeaux
qui viennent aiguiser leur bec noir sur les dalles.

Tout le long de la rive un rais de soleil meurt
— comme un sillage d'or de Barque très lointaine
accrochant aux roseaux des clartés incertaines,
lamant le noir des flots d'un reflet endormeur.

Les ciels deviennent verts et roses,
                                        les cascades
de l'Écluse, mi-close en son chant solennel —
déversent leurs blancheurs sur le calme éternel
de l'Étang triste et las,
                              et, parmi les arcades
d'arbres dressés au fond du soir vers les Vallons —
le Moulin semble fuir en un rêve de voiles
sous le mirage des marais, où les étoiles
avivent aux roseaux leurs pâles scintils blonds.

Hivernal

et les saules blanchis pleurent sur les rivages.

les Cavales iront aux *parcs* hospitaliers...
le glas des trompes clame au sein des hauts halliers
les pâtours ont groupé leurs roux Taureaux sauvages.

Pourquoi vers les hivers dépouilla-t-on les lièges,
laissant leurs Torses nus, bossués et sanglants !
et leurs faîtes, noueux, sertis de lichens blancs
se dressent éperdus aux baisers froids des neiges.

Formant de vierges nefs aux voussures hautaines
les rameaux pétrifiés sous les voutes lointaines
remémorent l'éclat de palais enchantés,

et, merveilleusement, parmi les pins si sombres
leurs troncs pourpres, — pilastres de marbre,
sculptés —
semblent des bas-reliefs où se meuvent des ombres.

Sur les Vitraux vermeils allumés du seul Jour
Ton Nom scintille, doux, nimbé d'ors et de givre :
Mon esprit l'a gravé dans l'attente d'amour.

La neige en linceul tombe à l'horizon de cuivre.

Ton Nom scintille, doux, nimbé d'ors et de givre.
La Voûte des grands bois somnole sous le Vent.
La neige en linceul tombe à l'horizon de cuivre,
et vers le noir du ciel Tu regardes, rêvant...

La Voute des grands bois somnole sous le Vent
secouant les frimas de leurs cîmes poudrées...
et vers le noir du ciel Tu regardes, rêvant :
les oiseaux bleus s'en vont vers les plages dorées !

Secouant les frimas de leurs cîmes poudrées
ce Vent âpre tournoie et se brise aux Forêts,
les oiseaux bleus s'en vont vers les plages dorées
emportant dans leur vol Souvenirs et Regrets...

Un Vent âpre tournoie et se brise aux Forêts,
courbe les Chênes roux dévastés par l'Automne:
emportant dans leur vol Souvenirs et Regrets,
les oiseaux bleus ont fui sous le Vent monotone...

Courbe les Chênes roux dévastés par l'Automne
sombre Autan ! laisse-nous l'éternel Souvenir.
Les oiseaux bleus ont fui sous le Vent monotone,
ne laissant que l'essaim des Rêves d'avenir...

Sombre Autan, laisse-nous l'éternel Souvenir.
Son Nom si doux rutile au givre des Coupoles,
vers lui vole l'essaim des Rêves d'avenir...
il resplendit nimbé des ors des auréoles...

Son Nom si doux, rutile au givre des Coupoles
mon esprit l'a gravé dans l'attente d'amour —
il resplendit nimbé des ors des auréoles,
sur les Vitraux vermeils allumés du seul Jour...

Prélude de courre

A Eugène Aurio.

Boute-selle :

Les piqueurs sont passés au pas des Alezanes,
calmant leur marche souple aux sables des sentiers,
les genêts ont neigé leurs pétales altiers,
et l'aubale candeur des brumes diaphanes
voile les sombres loins de pins et de halliers...

Par les landes, où sous le Vent, les fleurs se fanent
nos trompes ont levé l'Appel des Cavaliers...

Bas, les reflux fluents de l'aurore s'étalent
sur les déserts blanchis de traînes d'albe gel,
des palombes errant sur le funèbre ciel
en strient le gris d'un grand essor de noirs pétales...

Les trompes ont heurté leurs fanfares hautaines :
le sable s'amollit au galop des pur-sang
et la Meute a donné le « Réveil », en froissant
le seuil des frondaisons où se rouillent les chênes...

Les Chênes meurent

Les doux chênes bardés d'une armure de mousse
éploient en gris brouillards leurs branches,
et les Troncs
sont nerveusement ceints des bras des Bûcherons
stigmatisant leurs Flancs où la Hache s'émousse...

En l'arcane sacré des Forêts jadis rousses
l'écho des loins étend la plainte en les Vallons
des flancs, qui saignent et gémissent sous les longs
efforts des Fers brandis et martelant les brousses...

et le fugace élan rythmique des Tranchants
qu'avive le reflet glacial des couchants
emplit d'éclairs le Vêpre attardé des Clairières...

Croulent les Chênes lourds en fracassantes voix,
s'abîmant aux parvis des fougères dernières

et leur suprême chant se meurt de bois en bois...

N'était-ce sous le gel des étoiles frigides
vacillant en les ciels aux clartés de métal,
sur la lagune noire où se dressent, rigides,
les ajoncs ! lors étreints d'un linceul de cristal...

S'épandait en la steppe aux rivages arides,
tintant aux Etangs teints des teintes d'hivernal
crépuscule, et dans l'ombre, intense, virginal,
le chant de mort hurlé par les cloches virides.

et s'éperdait mon Ame en angoisses intimes...

N'était-ce aux bords blanchis des landages ultimes
que mon mal l'évoquait en l'effroi des gaulis !

N'était-ce en cette nuit aux dolences mortelles
que mes Rêves d'amour essorèrent leurs ailes
aux brumeux horizons des Souvenirs pâlis ?...

La Côte

Pour Pierre Dévoluy.

La Mer tonnait en les lointains des Promontoires.

Les Ciels enlinceulés, striés de rais étroits,
d'éclairs
et d'éclats hauts en multiques Voix
tombaient au noir des Nuits,
muant de lourdes moires :

et, des cloches tintaient aux lugubres Beffrois.

Des horizons, auréolés, sanglants des gloires
de l'Astre mort emmi les Eaux, —
en cris d'effrois
les lents oiseaux montaient — les deux ailes en croix
sur la pourpre du Soir brûlant leurs plumes noires.

La Mer tonnante en les lointains des Promontoires
défaillait en un flux de lourds flots...

par endroits
aux mornes pins latents en leurs ans durs et droits
aheurtaient les reflux rongeant les grèves noires.

et, quand la grande Voix des Vents venant des bois
clamorait en rumeurs sur la grève grondante,
un pourpre-violet lamait la Tour ardante
du Phare, incendié d'itératifs Flambois...

et des Cors, solennels, vibrants expiatoires
au vol des vents clamaient leurs sinistres envois
d'appels errants de Caps en Caps et Promontoires
sous la triomphale rafale des Détroits...

les hauts Corbeaux et les Gerfauts —
oiseaux de proie —
viraient aux vieux donjons des attristants Manoirs
où se nouent et dénouent les remous des ciels noirs
d'où l'onde, en tourbillons, gire et longtemps
s'éploie...

La Mer tonnait en les lointains des Promontoires
au seuil des Antres embrumés de longs Ilots

où tremblotte la lueur pâle des falots —
remémorant l'Ecueil aux errantes mémoires
des Pilotes lassés et des vains Matelots...

Les Cormorans,
grands sphinx,
accroupis sur les Roches
psalmodiaient lentement l'ulul des Trépassés
et, dans la Nuit horride, en râles espacés
laissaient courir les lourds frissons des Ailes croches.

Il paraissait que s'en allaient les Territoires...

La Mer tonnait en les lointains des Promontoires...

et mon Ame explora les nuits de ma Mémoire...

Pour le ressouvenir

..... et, les lents flots fluant au long des landes d'or
berceront, en lourds mols remous aux rives roses,
les Rêves essorés de nos Ames moroses
où le Souvenir vain des amours d'Avant, dort...

..... les fins parfums évaporés de roses Roses
mêleront leur lascif à l'encens de Ta Chair
clamante de Désirs, éclos en Tes Yeux clairs
où splendit le scintil des vibrantes névroses...

Aux Soirs,
quand le Cantique lent du lointain Cor
proclame sa Tristesse en les Rivages morts,
Ma Lèvre brûlera Ta Lèvre...
et en nos moëlles

s'épandra le Frisson de vagues Voluptés :
lors — nos Corps incalmant les Caresses d'Étés —

nos Regards rêveront de Souvenirs d'étoiles!...

Des presses
de E. GOUSSARD — imprimeur à Melle (Deux-Sèvres)